Document generated on 06/06/2025 12:42 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Arnold rescapé

Pierre Lasry

Number 147, Fall 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/96466ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lasry, P. (2021). Arnold rescapé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (147), 65–70.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Arnold rescapé

Pierre Lasry

Hier soir, 24 décembre à minuit, nous avons chanté en allemand des lieds de Noël. C'était à Long Island, New York, dans un quartier de petites maisons unifamiliales en briques rouges, parsemé de platanes et peuplé de *Halb Jüden*, Juifs mi-allemands ou Allemands mi-juifs. Je ne sais exactement comment ils se définissent eux-mêmes, mais une chose est certaine : avant qu'ils n'échappent au massacre hitlérien, ils avaient été étiquetés par les nazis, avec un mépris peu nuancé, comme *Mischlings*, métis, sang-mêlé.

C'était hier soir il y a très longtemps. Comme un écolier égaré dans un musée d'histoire naturelle lors d'une sortie pédagogique, j'étais là à me demander qui étaient vraiment ces dinosaures empaillés et plastifiés. Pourquoi ces moitiés d'hommes, dont le peuple avait été pratiquement anéanti par d'innombrables meurtres et trahisons, tenaient-elles à rester fidèles à leurs bourreaux, leur autre moitié torturante, comme des chiens battus, estropiés, qui restaient encore fidèles à leurs maîtres ? Si j'arrivais à m'échapper de cet espace fossilisé et à rejoindre mon autobus scolaire, pour raconter à ma classe l'histoire de ces humains qui s'étaient autoproclamés porteurs de la culture la plus avancée de la civilisation occidentale, qui allait m'écouter, qui allait me croire ?

J'étais alors étudiant en cinéma au City College de la ville de New York. Dépassé par la médiocrité que je prêtais au cursus universitaire comme aux enseignants, et impatient de fuir ma propre incompétence face aux examens de fin d'année, j'avais accepté l'invitation d'Uta de passer Noël chez sa tante Greta. Elle me l'avait décrite avec enthousiasme comme une *demi-Juive*, attestant ainsi le statut innocent de

cette dernière et suggérant du même coup, par contamination, l'innocence intrinsèque de la famille Polacsek devant la destruction des Juifs par les nazis du III[e] Reich.

Nous avions vingt ans et Uta tenait à blanchir et à repasser ses antécédents de jeune nazie. Elle n'avait servi, et c'était historiquement vérifiable, qu'une seule année comme louveteau dans les *Hitlerjugend*, les Jeunesses hitlériennes, à l'âge innocent de six à sept ans. Comme preuve d'innocence, elle évoquait souvent sa tante Greta avec fierté, une *moitié-Juive*, affirmait-elle. De surcroît, Greta était mariée à Arnold, qui était, lui, complètement Juif. Et en vertu de cette union exogame, elle se sentait au-delà de tout soupçon.

Après les chants de *Weihnachten* a capella à trois voix au pied du minuscule *Tannenbaum* en plastique de chez Macy's, ponctués d'autant de petits toasts d'une liqueur écœurante nommée *Kummel*, passé le déballement de cadeaux frugaux, je me demandais pourquoi les demi-voisins allemands chantaient cet anniversaire joyeux de façon aussi funèbre. Étaient-ils en deuil d'une naissance complète qui, pour eux, n'avait jamais eu lieu ? Au contraire de ses voisins demi-juifs, Arnold, lui, en tant que Juif entier et totalement assimilé et qui chantait sans tristesse aucune, semblait plutôt en proie à une obsession autre, muette de dépit, mais assourdissante en cette *Stille Nacht* : pourquoi, mais pourquoi, Seigneur, ses concitoyens aussi allemands que lui lui avaient-ils fait cela, à lui ? Un patriote, un vrai, décoré de la Croix de guerre de ruban et de métal de la Der des Ders, discrètement exposée sous une cloche de verre sur une étagère du salon ?

Les voisins entièrement partis, Uta endormie, je me suis retrouvé seul, insomniaque, ce matin du 25 décembre devant l'évier de la cuisine débordant des déprédations de la veillée, à observer Arnold à travers la fenêtre. Arnold le rescapé des camps. Arnold l'époux de tante Greta, qui brûlait un tas de feuilles mortes.

Ça m'a inspiré une étrange idée avec laquelle je me bats encore aujourd'hui : les nations ne tuent pas leurs étrangers. Les empires ne tuent pas leurs adversaires. Ils se tuent

eux-mêmes de façon à disparaître de l'Histoire. En tuant les vieux, les malades, les fous, les Gitans, les Noirs et les Juifs, les nazis se sont eux-mêmes expulsés de l'Histoire. Ils se sont suicidés comme le font aujourd'hui certains pays asiatiques, moyen-orientaux ou africains en détruisant leurs minorités.

Je suis allé rejoindre au fond du jardin ce Juif entier comme moi mais que j'imaginais entièrement fracturé par l'Histoire. J'ai vu dans ses yeux, alors qu'il attisait son feu, qu'Arnold partait pour un voyage dont il ne reviendrait plus. Nous savions tous deux, lorsque nos regards se sont croisés, que c'était la dernière fois qu'il humait cette odeur particulière à l'automne. Des feuilles de platane en forme de grosses étoiles, à la vive verdeur éclaboussée d'or, de rouge vif, de terre cuite, s'envolaient en une colonne de fumée qui montait droit au ciel. Recroquevillé sur une vieille chaise pliante, bouche ouverte, souffle court, Arnold remuait ses feuilles, attisait son brasier avec un râteau édenté.

Je fantasmais sur ce qu'il voyait dans les flammes en tant que rescapé des usines pour l'annihilation de l'humain, mais je n'osais évoquer le sujet avec lui. J'aurais aimé en avoir l'audace, mais il m'était à l'époque impossible de traduire ces images de mort en mots vivants. Par couardise, je le questionnai alors sur un sujet supposément plus angoissant que l'industrialisation de la mort :

— Arnold, tu n'as pas peur pour Greta ?

— Tu veux dire, est-ce que je suis jaloux ? Mais pas du tout !

Il n'avait pas peur, il n'était pas jaloux. Greta, sa femme de trente ans plus jeune que lui, de père juif, alors qu'Arnold l'était des deux côtés, l'avait aidé à s'évader de Bergen-Belsen en soudoyant des gardes. Elle l'avait accompagné dans sa fuite en 1942 à travers la France occupée, et de Vichy jusqu'aux Pyrénées, puis à travers l'Espagne de Franco, pour s'établir ensuite avec lui à New York. Nous étions en 1960, longtemps avant l'automne de l'assassinat de John F. Kennedy.

Aujourd'hui, jour de Noël, Arnold se sentait rassuré que Greta sorte avec John Dow, c'était vraiment son nom, un

agent immobilier, marié, père de quatre enfants, du même âge et exerçant la même profession qu'elle. John était terne, chauve, mi-alcoolique. Une *Mischling*, une mi-Juive, comme disaient les nazis, avec un mi-alcoolique, cela s'additionnait en une entité insaisissable, quelque chose d'incomplet, de trouble. Je n'étais pas rassuré et, pour moi, le visage paisible d'Arnold masquait un abcès, une somme de non-dits dont j'aspirais à lancer la sanie.

— Non, je n'ai pas peur, je lui fais confiance. Je suis content que Gretchen sorte un peu et que quelqu'un l'accompagne. Ce quartier n'est pas sûr même en plein jour, même en voiture.

— Ça ne te fait pas souffrir, même un petit peu ?

Il voyait bien mon inquiétude. Comment pouvait-il ne pas réagir ? J'avais à peine vingt ans, et ma copine entièrement allemande et luthérienne, Uta, nièce de Greta, donnait du fil à retordre à ma jalousie de Méditerranéen. Elle était d'une beauté scandinave, rare, agressive, qui faisait se retourner les hommes dans les rues de Manhattan.

— Tu vois, Pierre, c'était pareil dans les camps. On voyait tous les jours les gens tomber comme des mouches, mourant de faim, d'humiliation ou d'épuisement, mais je n'y ai pas souffert, en tout cas, pas comme les autres. Ceux qui souffraient le plus avaient manqué de tout lorsqu'ils étaient jeunes. Moi, j'ai eu une enfance choyée, d'enfant privilégié, je n'ai manqué de rien. Je n'ai pas souffert dans les camps.

— Tu n'as pas souffert ?

Moi aussi, on m'avait choyé quand j'étais jeune, je n'avais pas souffert, et les privations de la guerre n'avaient eu aucune prise sur ma dignité d'enfant. Mais je ne voyais pas comment, si j'avais été interné dans un camp nazi, le fait d'avoir été choyé dans mon enfance aurait pu alléger ma souffrance, ou disons même ma présente jalousie. Comment le spectacle permanent de la mort industrialisée autour de moi n'aurait-il pas fait de moi une loque, une victime permanente ou, pire, un bourreau vengeur insatiable ? Ma réflexion

sur la souffrance à deux vitesses dans les camps d'extermination fut interrompue par l'arrivée de Greta.

D'un œil sûr, elle jugea que le vent soufflait la fumée dans la bonne direction, et, enveloppant Arnold d'un regard adorateur, elle replia un peu la couverture écossaise qui recouvrait ses genoux décharnés puis déposa sur son front une bise maternelle.

John Dow attendait à l'autre bout du jardin, près du portail de sortie, avec un sourire figé. Il fumait nerveusement. John salua Arnold en portant à son front la section immobilière du *New York Times*, roulée dans sa main gauche comme un pauvre alibi. Greta était tendre mais pressée :

— *Vieder sehen, chatzi ! I won't be long*. On va au cinéma, en matinée, je prends ma voiture, celle de John a un problème de filtre à air mais elle marche bien. Tu peux l'utiliser. Les clés sont sous le siège du conducteur si tu as besoin d'aller quelque part en vitesse.

Arnold sourit en plissant ses yeux fatigués de Juif allemand (les mêmes yeux souabes que sur la célèbre affiche d'Albert Einstein à Princeton, une lourde douceur cernée de noir), ses jambes squelettiques traversées par un spasme de tendresse, amorti par la couverture :

— *I am not going anywhere.*

Ce qui voulait dire littéralement : je n'ai pas l'intention de bouger, mais qui signifiait vraiment : dans l'état où je suis, où pourrais-je bien aller, sinon dans les bras de la grande faucheuse ? Il rendait à Greta la monnaie de sa tendresse, avec un regard encore plus adorateur. De l'argent fin contre de l'or pur, en plus grande quantité chez lui, il me semblait.

Greta prit congé, me regardant droit dans les yeux :

— Pierre, sois gentil avec Uta, elle t'adore, tu sais !

Moi, je n'étais sûr de rien, et surtout pas de sa nièce Uta. L'adoration que ma copine allemande manifestait envers moi, je la prenais plutôt comme un effet pervers de ce *Wiedergutmachung*, ce désir de rachat que manifestait envers les Juifs toute une génération de jeunes Allemands protestants, nés après la guerre. À l'époque, je n'imaginais

absolument pas qu'une femme aussi belle puisse m'aimer sans motif préalable.

En plus, Uta était la nièce de Veit Harlan, auteur célèbre d'un classique du cinéma nazi, *Le Juif Süss*. Elle ne manquait jamais une occasion de faire de son oncle une victime innocente de Goebbels, chef de la propagande du III^e^ Reich. Étant donné les violents clichés véhiculés par cette icône de la judéophobie, le lien même ténu d'Uta avec *Jud Süß* et sa solide relation avec son oncle adulé qui vivait à Capri une retraite dorée mettaient mon identité à rude épreuve et remettaient en question le cinéma comme mode d'expression artistique personnelle.

Quant à ces manifestations de tendresse germanique entre Arnold, un vieux cocu agonisant, et Greta, sa jeune femme adultère, je les trouvais plutôt décadentes. Dans mes certitudes de jeune homme, j'étais sûr que leurs mœurs étranges étaient en partie responsables de la chute de la République de Weimar et de l'émergence du III^e^ Reich.

Aujourd'hui, je sais qu'elles sont la preuve d'un amour qui a résisté à l'épreuve du temps en s'adaptant aux caprices de l'Histoire.